

Yves Citton *

FAIRE VOIR LES SPHERES : UN IMAGINAIRE INVISIBLE ?

On connaît la phrase célèbre de Margaret Thatcher : « *Il n'existe pas de sociétés ; il existe des individus, hommes et femmes, et des familles* »¹. On a fait de cette affirmation l'emblème du néo-libéralisme conquérant et des formes les plus aveugles de l'individualisme. Un *individu*, ça se voit, ça se touche, ça vous répond, on peut lui serrer la main (ou le mettre en prison). Une *société*, de quelque manière qu'on la définisse (ensemble de normes, de croyances, de pratiques collectives), cela relève de l'abstraction, de l'intouchable, de l'insaisissable, du non-localisable : de *l'invisible*. Donc de *l'inexistant*.

Il est de bon ton de dénoncer la courte vue dont relève l'affirmation de Margaret Thatcher, en montrant par exemple qu'il n'existerait pas d'individus (capables de nous répondre et de nous serrer la main) en l'absence de toute la machinerie symbolique nécessaire à la *production* de ces individus, dûment « socialisés » à partir du matériau biologique brut – machinerie largement immatérielle que l'on appelle justement une « société ». Soit. Mais plutôt qu'à foncer tête baissée dans la réfutation, lisons la phrase incriminée jusqu'au bout : en plus des individus, il existe donc aussi des *familles*... Peut-on voir une famille ? la toucher ? la mettre en prison ? Apparemment oui. Peut-on lui serrer la main ? peut-elle nous répondre ? Plus difficilement, puisque c'est alors des individus composant cette famille que l'on parle, et non plus vraiment de la famille en tant que telle.

Gageons que Margaret Thatcher n'a jamais vraiment songé à nier *l'existence des villes*. Comme une famille, une ville, ça peut se voir, se photographier, se toucher. Et pourtant, comme la famille, *ce qui fait la ville* relève largement de l'intouchable, de l'insaisissable, du non-localisable : de *l'invisible*. Comment donc *voir* ce qui fait d'une famille une famille ou ce qui fait d'une ville une ville ? Le philosophe allemand Peter Sloterdijk propose une réponse aussi puissante que simple, qui nous invite à *imaginer de telles entités comme des sphères*, et d'en faire l'objet d'une pensée : la *sphérologie*.

SPHEROLOGIE

La définition la plus générale que Sloterdijk donne de la sphère suffit à indiquer en quoi elle peut nous aider à penser l'invisible de la ville : « *La sphère est la rondeur dotée d'un intérieur, exploitée et partagée, que les hommes habitent dans la mesure où ils parviennent à devenir hommes. Parce qu'habiter signifie toujours constituer des sphères, en petit comme en grand, les hommes sont des créatures qui établissent des mondes circulaires et regardent vers l'extérieur, vers l'horizon. Vivre dans les sphères, cela signifie produire la dimension dans laquelle les hommes peuvent être contenus. Les sphères sont des créations d'espaces dotés d'un effet immuno-systémique pour des créatures extatiques travaillées par l'extérieur* »².

La sphère est donc d'abord ce qui fait de nous *des habitants*. Lorsqu'une sphère se délite, elle nous laisse *exposés* – comme ces enfants dont la tradition grecque rapporte qu'on s'en débarrassait en les laissant dépérir sans assistance en dehors de la ville, « exposés » à tous les périls de la nature (soleil brûlant, gel, animaux carnivores, assèchement intérieur par la soif et la faim). Cela suffit d'emblée à régler le compte aveugle des formes les plus

extrêmes d'individualisme : l'individu n'existe que dans la mesure où une (série de) sphère(s) assure(nt) sa survie et son individuation ; si ces sphères n'existaient pas, s'il s'était trouvé exposé, il n'existerait pas non plus.

La sphère est ainsi « une structure morpho-immunologique » (Bulles, 51). L'espace qu'elle nous permet d'habiter et dont elle définit la circonférence est un espace de *protection*. Être un habitant équivaut à bénéficier d'un certain type d'*immunité* ou d'*immunisation*. Celui qui meurt d'*exposure* (anglicisme qui a le mérite de rimer avec brûlure, gerçure et gelure) ne périt pas tant d'être *exclu* d'un lieu que d'être *soustrait à la protection* d'une couverture immunitaire.

En tant que rondeur et que circularité, la sphère relève enfin d'un phénomène de clôture, d'*auto-fermeture*. La sphérologie a pour visée de « déboucher sur une théorie générale des vases autogènes » (Bulles, 68). Les sphères sont à comprendre au sein de processus *auto-constitutifs* et *auto-référentiels* grâce auxquels les formes de vie instaurent des *bouclages* capables d'assurer le développement de leur individuation au sein des contingences de leur environnement.

Quoique relevant d'abord de la spatialité, la sphérologie proposée par Peter Sloterdijk propose également un grand schéma d'articulation macro-historique. Les civilisations « traditionnelles » auraient commencé par se croire habitantes d'une Sphère cosmique bénéficiant de la protection omniprésente d'un principe divin (plus ou moins fiable ou capricieux). L'immunité conférée par cette Omnisphère, ainsi que son bouclage, seraient apparus comme allant de soi, relevant d'un *implicite* qui ne méritait d'être discuté qu'à la marge, lorsque Dieu punit nos péchés par quelque catastrophe personnelle ou collective. Au fur et à mesure que le sentiment de cette symbiose originelle commençait à s'effriter, avec la mise en question des religions instituées, la métaphysique s'est efforcée de reconstituer l'unité menacée, en raffinant sa définition de Dieu et de l'ordre cosmique.

Le passage à la « modernité » a correspondu à une expérience d'exposure : la phrase « Dieu est mort » se traduit en « La Sphère Une a implosé »³. Au cours des derniers siècles, l'*homo sapiens* « s'est lui-même envoyé en exil, il s'est banni hors de l'abri sûr qu'il occupait depuis des temps immémoriaux, en faisant sauter les bulles d'illusions qu'il s'était lui-même gonflées, pour s'expatrier dans ce qui n'a pas de sens ni de lien » (Bulles, 24). Avec le rejet des religions et de leurs ersatz métaphysiques, l'homme moderne prend progressivement la mesure de son exposure face à l'extériorité d'un univers où rien n'est fait pour le protéger contre la destruction, et où il doit dès lors prendre lui-même en charge la tâche d'assurer son immunité. « Vivre dans les temps modernes, c'est payer le prix d'une absence d'enveloppe » (Bulles, 26). C'est donc aussi savoir que c'est à nous qu'il appartient de constituer – par des moyens humains, par des techniques – les sphères qui nous mettront à l'abri de l'exposure : « La modernité se caractérise par le fait qu'elle produit techniquement ses immunités » (Bulles, 28).

De ce point de vue, Sloterdijk nous invite à ré-envisager l'époque moderne non tant comme l'âge des « révolutions » que comme celui d'un *triple mouvement parallèle* d'environnement, d'explicitation et de pluralisation. L'éclatement de la Sphère unitaire, que l'humanité croyait jusqu'alors habiter, lui fait d'abord prendre conscience du fait que sa survie est fonction de son rapport à un *environnement*. Cette notion (l'*Umwelt*) est développée par Jakob von Uexküll quelques années seulement avant la première opération militaire au gaz chloreux, près d'Ypres, le 22 avril 1915, vers 18 heures, qui emblématise pour Sloterdijk cette prise de conscience de l'environnement, d'emblée catastrophique. Jusqu'alors, il allait de soi qu'un bipède à l'air libre pouvait respirer sans se poser de question ; tout le XX^e siècle s'ingéniera au contraire à produire techniquement des garanties d'immunité contre les dangers ou les inconforts de notre exposure aux dangers de l'atmosphère – depuis les micro-sphères que sont les masques à gaz, les crèmes à bronzer et les combinaisons des astronautes, jusqu'au

parapluie anti-missile de la guerre des étoiles et à la restauration de la couche d'ozone, en passant par toutes atmosphères artificielles que nous offrent voitures climatisées et centres commerciaux.

Mesurer la vulnérabilité de son environnement, et entreprendre d'en assurer l'immunité à l'aide d'une sphère artificielle, lance du même coup une dynamique d'*explicitation* : « *dans la campagne de la modernité contre ce qui portait jadis le nom de nature, l'air, l'atmosphère, la culture, l'art et la vie ont été pris sous une pression d'explicitation qui transforme radicalement le mode d'être de ces 'données'* » (Écumes, 170). La reproduction technique des conditions favorables à la vie à l'intérieur de la sphère immunitaire exige la spécification et la quantification de paramètres qui étaient restés inconnus, implicites, tant qu'on jouissait de leur équilibre spontané.

Dès qu'elle apparaît, la notion d'environnement impose par ailleurs qu'on la conjugue au pluriel : la constatation « *que la vie est toujours une vie dans un environnement – et donc contre un environnement, et dans des oppositions avec de nombreux environnements extérieurs – débute la crise permanente du holisme* » (Écumes, 171). En tant qu'il est toujours relatif à son habitant, l'environnement relève forcément des débris laissés par l'éclatement de la Sphère Une des religions et de la métaphysique : il instaure un monde marqué par la multiplicité et condamné à la reconnaissance de son pluralisme.

Cette multiplicité des mondes – des « sphères » –, Peter Sloterdijk l'a envisagée en trois temps, correspondant aux trois tomes de sa réflexion sphérologique. Du plus resserré au plus vaste, et du plus ancien au plus moderne, ces trois niveaux d'analyse participent d'un mouvement continu d'étalement dans l'espace et de déploiement dans l'Histoire. On les passera brièvement en revue en mettant à chaque fois l'accent sur ce qu'ils nous permettent de discerner dans les sphères imbriquées dont se composent nos villes⁴.

BULLES ET GLOBES DE L'ESPACE URBAIN

La formule originaire de la *bulle*, dont Peter Sloterdijk explore les avatars dans son premier volume, est donnée par l'existence intra-utérine, telle que différents aspects de nos formes de vie sont amenés à en reconstituer l'expérience après notre naissance, depuis les bulles d'isolation sous lesquelles les prématurés passent leurs premières semaines jusqu'aux grottes des hommes primitifs, aux tentes de camping des alpinistes, aux chambres de bonnes des étudiants, puis aux différents « appartements » qui représentent « *la forme égosphérique atomique ou élémentaire* » des villes modernes, « *la bulle cellulaire du monde dont la répétition massive donne naissance aux écumes individualistes* » (Écumes, 504). Sloterdijk nous aide à voir cet « utérotopie » réapparaître à travers des dimensions variées, moins visibles que celle de l'appartement : la combinaison en duvet du skieur ou le carton sous lequel le sans-abri protège son visage du soleil reconstituent tant bien que mal sa dimension de « thermotope » ; les écouteurs du walkman ou de l'iPod reconduisent une telle bulle sous la forme du « phonotope », que cherchent à protéger les interdictions de se servir de son téléphone portable dans les wagons du TGV.

On est ainsi amené à reconnaître que ces « espaces intérieurs », même s'ils relèvent apparemment – *visiblement* – de l'isolation (thermique, phonique), se constituent en réalité toujours autour d'une relation duelle, d'une *dyade*. Tout le premier volume de la trilogie est voué à la cartographie des différentes formes de tension et de contaminations qui structurent cette microsphère, non à partir d'elle-même, mais à partir de « *la coexistence de proximité entre êtres humains* » (la mère, le frère, l'amant actuel ou fantasmé, l'enfant) – « *le couple constituant une dimension plus réelle que l'individu* » (Écumes, 9). À la lumière de ce principe, « l'égosphère » construite par « l'habitat monadique contemporain » apparaît

comme une bulle « d'auto-symbiose » ou « d'auto-accouplement », un lieu où l'individu, « dans une distinction constante à l'égard de soi-même, se réfère en permanence à soi-même comme à l'Autre intérieur ou comme à une pluralité de sous-mois » (*Écumes*, 517).

La ville apparaît quant à elle comme pleine de ces bulles « formées de manière d'abord bi-polaire, puis, à des paliers plus élevés, pluripolaires » (*Écumes*, 10). Ces microsphères « érototopique » que forment deux amoureux enlacés sur un banc, un vieil homme promenant son chien, ou deux regards d'inconnus qui se connectent au hasard d'un parcours en tram... Ces multiples formes de « l'accompagnateur » que sont un homme aidant une jeune mère à porter sa poussette dans l'escaliers d'une bouche de métro, un autochtone donnant un renseignement à un touriste – avec des relations qui se renversent parfois : est-ce moi qui accompagne le musicien des rues en jetant une pièce dans son chapeau, ou est-ce sa musique qui m'accompagne dans le stress de mes courses quotidiennes ?... Ces affiches publicitaires qui captent mon regard hypnotisé par leurs imagos de tailles de guêpes et de rondeurs parfaites, ces chants de sirènes qui génèrent l'atmosphère (phonotopique, thermotopique, érototopique) la plus propre à l'achat sitôt que j'entre dans le magasin, ces contaminations affectives qui tendent toute une population urbaine dans l'attente passionnée d'un résultat sportif, ou qui la font se répandre dans les rues à l'annonce d'une victoire... Tout cela relève d'autant de bulles intimes (mais résultant toujours de la proximité d'autres corps animés) qui se forment et éclatent à chaque seconde et à chaque coin de rue, aussi fragiles et improbables que quotidiennes, aussi superficielles que décisives, puisque ce sont elles qui trament le destin de nos parcours urbains et de notre tissu existentiel.

Le deuxième tome de la trilogie sphérologique explore la façon dont ces bulles intimes se sont projetées – dans l'imaginaire et la réalité – sous forme de *globes*, de monosphères englobantes⁵. Depuis le Cosmos des diverses théologies et depuis l'Être (forcément unique) de la métaphysique jusqu'au bouclement sur soi de l'État-nation, la plupart de l'Histoire connue a été écrite par des efforts pour englober l'espace dans un bouclage rassurant (parce qu'immunisant). Il s'agit ici de « reconstituer, comme s'il s'agissait d'une histoire quasi cohérente de l'extraversion, l'exode de la créature humaine hors de la symbiose primitive et vers l'action de l'histoire humaine dans les empires et les systèmes globaux [en allant] depuis le minimum intime, la bulle duale, jusqu'au maximum impérial que l'on pouvait présenter comme le cosmos rond monadique » (*Bulles*, 76).

La ville s'est ainsi conçue comme globe à partir du traçage de ses *city limits*, hier avec ses gibets comminatoires, ses murailles et ses portes fortifiées, aujourd'hui avec ses panneaux indicateurs, ses boulevards périphériques et ses systèmes routiers de péage automatisé. À quelques exceptions près (comme Monaco), le globe urbain a, depuis le moyen âge, grandement perdu en auto-nomie : coincée entre la pression des associations de quartiers et les règlements qui lui tombent dessus depuis le Département, la Région, l'État ou l'Europe, on pourrait la croire dépourvue de toute puissance « nomotopique » propre. On sait qu'il n'en est rien, grâce à l'activisme de quelques maires qui parviennent à faire de l'espace urbain un micro-globe marqué par un fort différentiel immunitaire (réglementant le recyclage, les restrictions de la circulation automobile, la nourriture des cantines scolaires, la politique culturelle, les préférences à l'emploi, la promotion du commerce équitable, etc.). C'est en tant que nomotopes que les villes mettent en place le type d'environnement propice à capter les membres de la « classe créative » décrite par Richard Florida⁶, selon une logique qu'analyse François Ascher dans sa contribution à ce numéro.

Si l'accroissement des facilités de télécommunication et de transport, caractéristique de ce que Sloterdijk qualifie de « deuxième globalisation », a réduit en partie la pertinence de la ville comme « ergotope » (disloqué par les collaborations à distance, chaînes de production mondialisée et autres va-et-vient de turbo-profs), elle garde encore (en Europe du moins, et pour combien de temps ?) sa fonction de « thanatotope » : dans la mesure où les tombes,

cimetières et rites liés aux ancêtres gardent une quelconque signification parmi nous, c'est sans doute à l'échelle de la ville qu'ils restent localisés.

LA VILLE COMME ECUME

Mais l'intuition la plus éclairante qu'apporte le travail de Peter Sloterdijk pour penser la ville (et l'espace contemporain en général) tient à ce qu'il développe sur la structure et l'imaginaire de l'*écume*. Ce travail nous invite en effet à *concevoir la réalité urbaine comme l'ensemble écumeux des bulles et des conglobulations* qui se font et se défont, sur les temporalités les plus diverses, dans et autour de ce que nous appelons « ville ». Cette intuition morphologique a pour but explicite de nous libérer des illusions du discours commun sur la « globalisation », qui ne chante l'absence de « point central » au mouvement mondialisateur que pour nous faire rêver d'un « globe » (unique et unifiant, monosphérique et omnisphérique) dont le centre serait partout et la circonférence nulle part, en pleine conformité avec un imaginaire théologique multi-séculaire.

Avec l'écume, la sphérologie propose un nouvel imaginaire (post-individualiste) pour expliciter les propriétés encore largement mystérieuses – invisibles – de la ville moderne : « *le discours de l'écume propose une métaphore qui, en tant qu'expression d'explicitation pour des multitudes – devenues accessibles à la théorie – d'improvisations voisines, encastrées, empilées, d'immunités de l'espace de vie, sert à formuler un nouvel accès à l'interprétation philosophico-anthropologique de l'individualisme moderne, dont nous sommes convaincus qu'il ne peut pas être suffisamment décrit par les moyens théoriques existants. [...] La métaphore de l'écume présente l'avantage de mettre en image la disposition topologique de créations d'espace vitaux qui sont à la fois créatifs et source de sécurité pour eux-mêmes. Non seulement elle rappelle le voisinage d'unités fragiles dans un espace comprimé, mais elle renvoie aussi à la fermeture nécessaire de toute cellule d'écume sur elle-même, bien que celle-ci ne puisse exister qu'en tant qu'utilisatrice d'installation de séparation communes (parois, portes, couloirs, rues, clôtures, installations frontalières, zones de transit, médias). Ainsi l'idée d'écume évoque aussi bien la co-fragilité que la co-isolation des unités empilées sous forme d'associations denses* » (*Écumes*, 223-226).

Trois aspects de cette modélisation des sociétés humaines sous l'emblème de l'écume méritent d'être soulignés rapidement, tant leur application aux questions propres à la ville promet de s'avérer féconde :

1° Le principe de *co-isolation* permet de déjouer aussi bien les pièges du holisme social (« *c'est seulement en tant que les 'sociétés' s'hypnotisent elles-mêmes en se faisant passer pour des entités homogènes – par exemple comme des peuples-nations fondés sur une substance génétique ou théologique – qu'elles se considèrent comme des monosphères unies depuis l'origine (ou par la force d'une charte exceptionnelle)* », *Écumes*, 50) que les pièges de l'individualisme, puisque la forme et l'existence même de la bulle co-isolée au sein d'une écume ne sont pensables qu'à partir de la pression exercée par les bulles voisines : « *la co-isolation multiple des foyers de bulles sous forme de voisinages multiples peut aussi bien être décrite comme un enfermement que comme une ouverture au monde* » (*Écumes*, 49).

2° La structuration sociale apparaît dans ce cadre comme relevant de « *tenségrités* », abréviation de *tension integrity structures* (notion empruntée à l'architecte Richard Buckminster Fuller), soit « *d'espaces intégrés, en suspension, maintenus par les tensions internes de leur réseau de colombage* » : selon cette conception résolument anti-fondationnaliste, villes et sociétés ne se soutiennent que par le jeu de leurs tensions internes, sans reposer sur aucun ancrage de fondation, ni sur aucun mur porteur. Ce jeu des tensions entre entités co-isolées, loin d'être un mal en soi ou le symptôme avant-coureur d'une crise,

est producteur d'espace vital et d'immunité, se trouvant à la racine d'un processus d'(auto-) *création*. Les théoriciens de la ville créative, celle qui saura attirer et rendre productifs les membres de la « classe créative », s'efforcent de modéliser cet équilibre improbable entre *protection* (immunité, confort ou « gâterie », selon le mot que favorise Sloterdijk pour désigner le luxe démocratisé des thermosphères climatisées écologiquement insoutenables de nos sociétés d'abondance) et *mise sous tension* d'entités qui ne se soutiennent et ne se protègent que par leurs tenségrités.

3° La difficulté de maintenir un tel équilibre met au cœur de cette approche la notion de *co-fragilité* : « *l'aphrologie – du grec aphros, l'écume – est la théorie des systèmes affectés d'une co-fragilité* » (*Écumes*, 34). Qu'on essaie de la toucher du doigt, et la bulle éclate ; qu'on veuille regarder de trop près une écume, et le rapprochement de nos yeux fait que notre souffle en déforme la structure propre. Le mouvement d'explicitation (typiquement moderne) qui nous pousse à en observer les moindres détails peut suffire à causer l'évanouissement de ce que l'on cherche à reproduire. Autant qu'une affaire de *mesure* (scientifique), la co-fragilité est donc une affaire de *conscience* et d'*évaluation* (éthiques). L'aphrologie nous invite à une reconfiguration de nos valeurs, de nos attentes et de nos approches : « *si l'on parvenait à démontrer que ce qui relève de l'écume peut en même temps être ce qui porte l'avenir, qu'il est, dans certaines conditions, fertile et capable de procréer, on couperait l'herbe sous le pied du préjugé substantialiste. [...] Ce que l'on a rendu méprisable pendant une ère entière, l'apparemment frivole, ce qui n'existe qu'en allant vers son implosion, reconquerrait alors sa part dans la définition du réel. On le comprend alors : il faut reconnaître ce qui vole en suspension comme un élément fondateur d'une nature particulière ; le creux doit être décrit de nouveau comme une entité empli fonctionnant selon ses propres lois ; le fragile doit être pensé comme le lieu et le mode de ce qui est le plus réel.* » (*Écumes*, 34).

VOIR L'INVISIBLE

Au terme de ce petit parcours au sein de la sphérologie esquissée par Peter Sloterdijk, on peut voir en quoi consiste le geste rhétorique et politique de Margaret Thatcher (et de ses corréligionnaires sectateurs du Saint Thomas économiciste) : c'est très précisément le geste de l'enfant qui veut prendre la bulle dans ses mains et s'émerveille de ne saisir que le vide de l'air, à peine humecté d'une larme de sa victime. À trop vouloir voir ce qui est encore invisible, on risque d'en menacer la survie : le regard excessivement inquisiteur fait non seulement exploser la bulle contre laquelle il pointe son nez, il risque aussi d'entraîner une réaction en chaîne – souvent *im-pré-visible* – au sein d'une structure aphrologique dont la co-isolation, la co-fragilité et les tenségrités auront été perturbées.

L'aphrologie ne saurait toutefois se contenter de déboucher sur une trop commune (et fréquemment conservatrice) condamnation du « néo-libéralisme individualiste ». De même que le principe de co-isolation invite à reconnaître chaque bulle (y compris l'égosphère) comme fondamentalement *auto-référentielle*, selon une intuition qui est au fondement de l'approche libérale, de même le principe de co-fragilité conduit-il à mettre en lumière la cécité de tous ceux qui – dans la gauche « travailliste » comme dans la droite traditionnelle – dénoncent la « dérive » de nos institutions d'une « société qui travaille » vers « une société d'assistés »⁷. Si la co-fragilité signifie quelque chose, c'est que *toute société est une société d'assistés* – et que sans assistance, il ne peut exister ni société, ni ville, ni famille, ni individu. L'*homo sapiens* n'échappe à l'exposure que lui promet sa néoténie, il ne devient un « individu » qu'à travers des processus de « maternelisation » au sein de sa famille, puis grâce

à toutes les « allomères » (dont l'État-Providence) que Sloterdijk met sous la catégorie générale du « mécénat ».

La cible que visent de telles attaques aveugles n'est bien entendu ni la société comme telle, ni la ville, ni la famille, mais – comme cela apparaît clairement pour peu qu'on lise la citation de Margaret Thatcher jusqu'au bout⁸ – les *entitlements*, les droits sociaux à l'assistance, à savoir le « globe nomotopique » chargé d'assurer un minimum d'« immunité thermotopique » au sein de nos pays « gâtés ». Dans la mesure où la ville reste, pour la plupart d'entre nous, le thermotope de base (puisque c'est à cette échelle que se règlent pratiquement les questions de l'approvisionnement de notre habitat en eau potable, en électricité, en chauffage, en nourriture, de même que celles concernant l'évacuation de nos déchets ou l'accès aux services de santé), c'est d'abord à cette échelle-là que se joue le destin des immunités auxquelles nous aspirons. À cet égard, si, comme on l'a vu, « *la modernité se caractérise par le fait qu'elle produit techniquement ses immunités* », la logique du développement des formes de vie dont nous bénéficions aujourd'hui ne nous pousse certainement pas vers le *démantèlement* du nomotope élaboré depuis un siècle et demi, mais bien vers son *intensification*.

Or – et c'est là le paradoxe de l'explicitation moderne – la production technologique des immunités requiert le type de regard (inquisiteur) qui cherche à (faire) voir les bulles et globes invisibles dont se compose l'écume urbaine (et qui menace donc de les faire éclater de par les perturbations qu'il risque d'y causer). Peter Sloterdijk travaille à la mise au jour d'un imaginaire morphologique remarquable entre autres par le fait qu'il passe généralement inaperçu – un *imaginaire* qui relève donc de l'*invisible*. Son entreprise s'inscrit bien dans la production de ces « néo-visibilités » qui ont scandé l'Histoire de l'Occident (depuis les planches d'anatomie des écorchés chez Vésale jusqu'au globe terrestre vu du ciel grâce aux missions spatiales). Le dernier gros chapitre d'*Écumes* vise précisément à instaurer un recul, une distance, qui fasse voir au lecteur le fait massif – « *invisible-hypervisible* » – de la « gâterie » généralisée caractérisant nos modes de vies occidentaux à l'aube du XXI^e siècle, travail pour lequel le macro-historien trouve ses meilleurs appuis non du côté des économistes ou des philosophes, mais du côté des pratiques artistiques : « *le fait de se tourner vers la vision esthétique est une forme de gâterie qui peut ramener en arrière le regard sur la gâterie* » (*Écumes*, 718).

Cette tâche s'accompagne toutefois désormais de la conscience du fait que chaque forme de néo-visibilité implique l'impératif d'« *une gestion des dommages collatéraux du savoir* » (*Écumes*, 178) : ne pas planter son nez dans la bulle qu'on cherche à observer (comme le fait la cécité thatchériste) ; ne pas laisser sortir de sa bouche d'« expert » des bulles qui fascinent les regards au point de cacher l'écume dont on prétend parler (comme le font la plupart des discours sécuritaires actuels sur la criminalité ou le « terrorisme »). Faire voir les sphères qui nous offrent un monde habitable, rendre visibles les formes d'assistance, de « mécénat » et de « gâterie » qui trament notre quotidien, cela contribue à construire et à gérer de façon de plus en plus explicite les bulles, les globes et les écumes dont la co-fragilité nous constitue.

* Professeur de littérature du XVIII^e siècle à l'université Stendhal Grenoble 3. A récemment publié *L'Envers de la liberté. L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006.

¹ « *There is no such thing as society. There are individual men and women, and there are families* » (Entretien publié dans le magazine *Women's Own* du 31 octobre 1987.)

² Peter Sloterdijk, *Bulles. Sphères I* (1998), trad. Olivier Mannoni, Paris, Fayard, 2002, p. 30. Des informations sur l'auteur et ses parutions peuvent être obtenues sur le site <http://www.petersloterdijk.net/>. Un bon entretien peut servir de première approche utile à son travail d'ensemble sur les sphères : http://www.petersloterdijk.net/french/lire/RevolPensee_BxArts246_1104.html.

³ Peter Sloterdijk, *Écumes. Sphères III* (2003), trad. Olivier Mannoni, Paris, Maren Sell éditeurs, 2005, p. 20. Le chapitre introducteur est disponible en ligne sur le site de la revue *Multitudes* : <http://multitudes.samizdat.net/Etre-ne-de-l-ecume-Spheres-III.html> .

⁴ Sloterdijk consacre toute une partie d'*Écumes* à discuter de questions d'urbanisme, sous le titre « Foam City », pp. 535-593. Je ne parlerai pas directement de ce développement qui conçoit la ville comme « *un métacolporteur rassemblant des lieux de rassemblement et de non-rassemblement* » (579).

⁵ Ce deuxième tome, intitulé *Globes* et paru en allemand en 1999, sera le dernier à paraître en traduction française, chez Maren Sell, probablement en 2006.

⁶ Richard Florida, *The Rise of the Creative Class ... and how it's transforming work, leisure, community & everyday life*, New York, Basic Books, 2002.

⁷ C'est Lionel Jospin qui, dans un journal télévisé de TF1, le 21 janvier 1998, opposait les deux en affirmant que le « choix principal » de son gouvernement était de « *mettre l'argent sur l'emploi et non pas sur l'assistance* ».

⁸ « *People have got the entitlements too much in mind, without the obligations. There's no such thing as entitlement, unless someone has first met an obligation* » (art. cit.).